



# Réception de Véronique Bergen

DISCOURS DE JACQUES DE DECKER  
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 17 NOVEMBRE 2018

Chère Véro,

Je suis très heureux de pouvoir t'appeler au fil de ce discours « Madame », vous qui avez été plus que jamais la dame de mes pensées depuis des semaines. Je ne me mettais pas à la table d'écriture, mais rien que votre évocation mentale me poussait à me mettre à table, comme on dit des interrogatoires policiers. L'exercice auquel je me livre à votre propos, l'un des plus anciens imposés aux compagnies auxquelles nous appartenons, est une singulière discipline. Amin Maalouf y a consacré un superbe livre, évoquant cette chaîne d'esprits dont la combinatoire forme une Académie. Dans un instant, vous allez évoquer votre prédécesseur, que j'ai toujours tenu pour un maître et qui m'a fait la grâce de témoigner lors de mes épousailles. Cette connivence-là, ce trio que nous formons mentalement en ce moment, n'est que l'illustration d'un mythe, celui de la communion des esprits, cette épiphanie que notre époque noie sous une déferlante pléthorique de fausse communication, qui permet de se transmettre, par-dessus les océans, un accord commercial ou une convention juridique sans que pour autant la connivence humaine et spirituelle ait fait le moindre progrès.

Notre connivence à tous deux, si l'on y pense un peu, est d'abord géographique. Nous sommes des Flamands dans cette nouvelle Belgique qui n'a officiellement qu'un peu plus d'un tiers de siècle d'âge, non de ces Flamands qui ont exalté le français dans l'ignorance bourgeoise de la langue de leurs ancêtres, mais des Flamands mythologiques dirais-je, qui reconnaissent leurs racines et leurs héritages, estiment et admirent leurs pairs qui écrivent dans la langue de leur lignée, mais, usant eux du français, perçoivent par tous leurs sens leur appartenance ancestrale. Cette sensation-là, vous l'avez superbement formulée en quatrième de couverture d'un de vos livres

les plus apparemment modestes, intitulé *Premières fois*, mais essentiel par la charge de confidences qu'ils contiennent. Le petit volume se clôt en particulier sur celle-ci : « Mon amour du littoral s'étend à l'intérieur des terres. Je suis la fille des estuaires, des bras de mer se perdant dans les champs, la gardienne de la petite ville de Furnes, d'une Flandre mythique, l'amie des saules têtards, des arbres penchés, presque couchés que le vent incline depuis des siècles, je suis l'adoratrice de la lumière rase qui rosit les dunes. » Ces phrases, je les ai recopiées dans une chambre d'hôtel de Blankenberge où je m'étais retiré avec votre œuvre et la coïncidence entre cette écriture et le lieu où elle s'accomplit me donne une des clés de notre déjà ancienne proximité.

Foin de confidences, qui ont, dans cette salle, quelque chose d'inconvenant presque. Mais jamais il ne m'a paru plus évident qu'il fallait, en toile de fond de cette cérémonie, montrer qu'en l'occurrence elle met en présence les protagonistes d'une amitié rare, que vous m'avez d'ailleurs exprimée il y a peu, à l'initiative de Marie-Angèle Dehaye et de Jean Jauniaux, lors de la deux-centième des coups de Midi des Riches-Claires.

Un auteur, une autrice, c'est d'abord, dans cette singulière communication par le verbe d'abord consigné, ensuite imprimé, enfin déchiffré qu'est la littérature, la trace qu'il laisse et qui lui survivra, à la différence de l'universel reportage qui nous submerge. Et cette œuvre, dans votre cas, est déjà monumentale et dotée de cette énergie qui fera qu'elle ne cessera de rayonner davantage. Vous n'êtes pas une écrivaine (osons le « vaine » que Liliane Wouters déplorait, alors que les scribes mâles ont toujours admis qu'ils étaient « vains ») qui rameute les masses d'entrée de jeu, et que nous ne méprisons ni l'un ni l'autres. Dans votre cas, qui vous rapproche des figures « à retardement » dont le plus illustre représentant est Fernando Pessoa, le public se multiplie dans la durée, pour autant que les intercesseurs qui facilitent cette diffusion s'acquittent de leur première mission (je songe aux enseignants, aux traducteurs, aux chercheurs, aux fonctionnaires aussi, s'ils sont clairvoyants et ambitieux) qui est de mettre la littérature même exigeante, aventureuse, inédite, à la portée du plus grand nombre possible d'amateurs éclairés.

Attachons-nous à ce massif que constitue déjà votre œuvre accomplie. Elle frappe d'abord, vue de l'extérieur, par une attention soutenue et perspicace portée à la culture populaire, voire de masse, comme on dit. Des livres de vous portent sur

Marilyn Monroe, Janis Joplin, Mylène Farmer. Chaque fois, ils sont d'une compétence éblouissante, et d'une pénétration qui ne l'est pas moins. Rien que de cette façon, vous abolissez la frontière entre l'art de vaste diffusion et celui qui ne l'ambitionne pas. De sorte que vous abolissez la frontière entre l'art populaire et celui qui ne cherche pas à l'être. Vous réalisez là une synthèse fondamentale et éminemment démocratique, qui sape à la base le distinguo populisme-élitisme qui fait tant de dégâts actuellement. Ces livres, je les trouve, par les temps que nous vivons, absolument essentiels.

D'un point de vue plus personnel, j'isolerais un autre de vos ensembles romanesques, qui est centré sur un point de convergence de plus entre nous : je veux parler de l'Allemagne. Vous avez consacré de magnifiques romans à Caspar Hauser, à Louis II de Bavière, mais aussi au nazisme, dans ce livre hallucinant et incandescent qu'est *Fleuve de cendre*. Encore une fois, chacun de ces ouvrages permettrait des explorations passionnantes, des exégèses vertigineuses, mais ils se heurtent, dans nos cénacles universitaires, à la disparition de cette discipline dont nous sommes tous deux imprégnés, je veux parler de la littérature comparée. Chacun de ces livres se marque d'abord par l'originalité de son projet, ensuite par la pénétration de sa méthode analytique, où la psychanalyse prend une large part, mais sur un mode allègrement intuitif et radicalement non-aligné, sans parler de la virtuosité stylistique.

Parce que vous êtes aussi une musicienne aguerrie. Lorsque je me suis attaqué, avec une parfaite inconscience, à mon petit Wagner en poche, j'ai pu constater que vous aviez sur le sujet une connaissance et une connivence hors du commun (merci encore pour les pistes que vous m'avez ouvertes) qui se marquaient à la fois par les livres que vous me conseilliez et par les passages que vous m'interprétiez au piano.

Mais je m'aperçois que je brûle les étapes. Je pourrais laisser entendre que vous seriez une sorte de de lettrée marginale, une autodidacte inimaginablement douée. Il n'en est rien : vous avez accompli un itinéraire des plus académiques, avec un mémoire pour parachever une licence en romane à l'ULB et un doctorat en philosophie décroché à Paris. Deux travaux qui inaugurent votre vaste bibliographie : le premier sur Jean Genet (que Pierre Mertens contribua à faire paraître), le second sur Gilles Deleuze, qui donna lieu à une « brique » dont j'oserais dire, sans en avoir la compétence, qu'elle est un marchepied essentiel dans l'élucidation d'une des pensées fondamentales de ce temps.

Cette thèse, j'y suis revenu à diverses reprises au cours de la lecture de votre œuvre, parce qu'elle me fournissait bon nombre d'objets de mesure me permettant de mieux saisir celle-ci. Car, vous lisant, il faut bien tenir ses rênes au fil de la cavalcade. Votre liberté de traitement des thèmes autant que votre esthétique sans cesse en métamorphose ne cessent d'apparaître chaotiques qu'à condition qu'on se réfère à cette première entreprise. Je ne veux pas dire que cette mise à l'épreuve soit indispensable, d'autant que vous lire, vos familiers le savent, procure le plaisir jamais déçu de la surprise constante. Mais dans l'exploration à laquelle je me suis livré à l'occasion de cet exercice, cette référence s'est avérée très utile. Il faut peut-être en déduire que vous êtes une post-moderniste par excellence, ni inscrite dans la tradition ni dans la mise à mal de celle-ci, mais branchée à la fois sur l'immense héritage que l'on qualifierait d'humaniste et sur les questionnements de celui-ci, que la pensée contestatrice française a particulièrement illustrée à travers des figures comme Foucault, Derrida, Kristeva et en particulier, pour ce qui vous concerne intimement, Gilles Deleuze. Il est, il faut le dire, des quatre le plus émancipateur, celui qui nous pourvoit des rampes de lancement les plus inédites, dont votre travail, frotté à ses audaces, est un fascinant produit. Car ce quarteron, avec l'exception de Kristeva, ne s'est jamais aventuré dans l'aventure créatrice, à la différence de Sartre (à qui vous a initié à l'ULB votre maître Pierre Verstraeten, dont vous venez de préfacer des textes méconnus). Vous, nourrie de tous ces apports, ceux de Deleuze en particulier, avez fait le grand saut dans la création.

Peut-être faut-il attribuer à cet itinéraire très particulier le fait qu'à mes yeux du moins vous ne soyez pas encore suffisamment reconnue. Il est clair que disposer d'un tel bagage ne prédispose pas aux approches largement superficielles qui caractérisent trop la critique d'aujourd'hui, surtout celle des périodiques généralistes. C'est d'autant plus étrange que, comme je le disais tantôt, vous nous avez donné aussi une *starologie* personnelle, dont votre mémoire inaugural sur Genet était à sa manière la première salve. Dans cette théorie à grand spectacle qui rassemble Marilyn – pamphlet dévastateur sur les États-Unis qui n'a rien perdu de son actualité aujourd'hui, bien au contraire –, Janis Joplin, j'ai un faible, vous le savez, pour votre *Voyage en Mylénie*, dédié à Mylène Farmer, parce que vous y faites une sorte d'autoportrait en fan précoce, livre heureux, savoureux, souriant, occasion d'apprécier votre humour très personnel, où le sarcasme le dispute à la candeur.

Vos livres sur les deux idoles américaines, l'une légendaire, Marilyn, l'autre plus confidentielle, Joplin, sont à ranger parmi vos écrits politiques parce que vous n'êtes pas avare de lucidité critique dans vos analyses et vos dénonciations, que vous distillez aussi sous forme de brefs articles, de billets d'humeur dans la presse qui, lorsqu'ils seront rassemblés, révéleront que vous êtes une pamphlétaire redoutable. Le diptyque voué à la vedette hollywoodienne par excellence, icône planétaire, et à cette guerrière alternative, martyre de la contre-culture, est d'une parfaite complémentarité dans sa dénonciation d'une nation dominatrice et cynique dont vous décelez, à travers ces deux incarnations tragiques, la turpitude fondamentale. L'une fut immolée par un système qui a délibérément sacrifié un sex-symbol qu'elle avait usé jusqu'à la trame. L'autre est morte au champ d'honneur d'un combat contre le conformisme qui dut finalement mordre la poussière.

Ces deux livres très proches, en ceci qu'ils allient une subjectivité débridée à une objectivité politique presque clinique, sont ceux qui risquent, avec le temps, de capter l'attention d'une audience grandissante, pour autant que notre époque hallucinée en revienne à une approche plus raisonnée du réel, qu'elle ne laisse pas définitivement détrôner la conscience humaine par la pseudo-intelligence artificielle.

En évoquant vos travaux lettrés et contestataires, j'ai pris en tenaille la pierre d'angle, aux yeux du public, que forment les romans qui vous ont valu des reconnaissances publiques, notamment sous la forme de prix de notre Académie. Il m'a été donné d'en rendre compte au fil de leur parution. Ils constituent un massif que, si ce discours avait suivi un schéma habituel, j'aurais dû évoquer d'entrée de jeu. Il en va de même de l'autre noyau dur de votre œuvre : la poésie. Beaucoup d'ensembles littéraires majeurs disposent de ce point de convergence, qui est aussi un concentré d'énergie. Je me contenterai d'en citer un autre exemple, à savoir le confrère que vous allez dans un instant nous aider à mieux connaître. Chez Philippe Jones, la poésie a toujours été l'horizon d'une écriture par ailleurs réflexive et se découvrant narrative en fin de parcours : il est un exemple limpide de cette multiplicité. Vous ne lui succédez évidemment pas par hasard, selon cette filiation implicite qui inspire quelquefois nos choix. Dans votre écriture, la poésie fut d'entrée de jeu présente. Je me souviens de poèmes manuscrits trouvés dans ma boîte aux lettres, il y a une trentaine d'années, et que je transmis aussitôt à cette autre grande initiée qu'était Monique Dorsel et à son époux Émile Lanc qui fut, avec Pierre-Yves

Soucy, votre premier éditeur de poésie. Fin limier de vraies connivences, Émile en demanda la préface à Claire Lejeune, qui aurait été si heureuse de vous savoir élue parmi nous...

Je m'aperçois que j'abuse du temps, de votre patience à tous et de votre attention. J'attribuerais cet excès à la singularité de l'exercice auquel je suis en train de me livrer : tenter de parler objectivement d'une œuvre majeure, en cours d'élaboration et qui nous a déjà valu tant de surprises que l'on est en droit d'en attendre beaucoup d'autres. Je n'en veux pour preuve que le dernier volume paru aux valeureuses éditions Onlit dont l'accueil indique qu'il est en train de mobiliser un vaste public, sûrement plus jeune, et différent de l'audience « lettrée » à laquelle vous vous adressez en général. Cette boîte à surprises est composée de monologues de quelques quadrupèdes, ces amis de l'homme et de la femme que l'explosion des familles, la foule solitaire, l'atomisation de la société ont rendu si présents dans nos vies. Je veux parler des animaux domestiques et des chiens en particulier. Colette adulait les chats, vous, ce sont les chiens qui vous requièrent. Auriez-vous fait le même constat que Pascal qui confiait que plus il fréquentait les hommes, plus il aimait son chien ? Ce dernier titre en date, pour lequel beaucoup de lecteurs sont en train de vous rejoindre, est un bel assortiment d'ironie, de paradoxes et de bonhomie. On y rencontre quelques canins qui eurent des maîtres et des maîtresses illustres dont ils n'étaient pas dupes, ce qui ne les empêchait pas de leur être profondément attachés. Leurs monologues m'ont tant plu qu'ils ont réveillé en moi le désir de renouer avec la comédie, que je pratiquais dans mon jeune âge. Je me vois bien en compagnon de Marie-Antoinette, par exemple, comme je me suis plu, durant ce discours, à vous communiquer tout le bien que je pense de vous. Et qu'on ne prétende pas que je vous ai fait la lèche !

Copyright © 2018 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Jacques De Decker, *Réception de Véronique Bergen. Séance publique du 17 novembre 2018 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2018. Disponible sur : <[www.arlffb.be](http://www.arlffb.be)>